

Traumatisme et Psychose en psychothérapie analytique

Françoise Davoine¹.

Résumé :

Les cas de psychose à l'hôpital psychiatrique, recouvrent très souvent une expérience traumatique, -- à cette génération et/ou aux précédentes --, non inscrite dans l'histoire et qui revient au présent pour explorer cette aire catastrophique, en quête de témoin et d'adresse. Quand la folie peut interférer avec des zones résonantes de l'histoire de l'analyste, une co recherche se met alors en route pour nommer ce qui se passe dans ce transfert particulier, et peu à peu inscrire la mémoire traumatique dans un récit qui n'a plus besoin des crises périodiques pour se transmettre.

Mots clefs : traumatisme , inconscient transfert, interférence, perversion.

Abstract:

Cases of psychosis in a psychiatric hospital often reveal a traumatic experience, -- at the present generation and/or at the previous ones. This experience has not been inscribed in history, so that it comes back as present in order to explore catastrophic areas, looking for a witness and an address. When madness is able to interfere with resonant zones in the analyst's story, a co research may take place, which attempts to name what happens in that particular kind of transference. Progressively, the traumatic memory becomes a narrative which does not need any more crisis to be transmitted.

Key words : trauma, unconscious, transference, interference, perversion.

Du point de vue d'un observateur détaché, j'entends dire souvent dire aujourd'hui que le trauma se transmet de façon telle, qu'entre bourreau et victime, la limite est très mince, répandant l'idée compassionnelle qu'un bourreau n'est jamais qu'une ancienne victime.. Selon cette idéologie, le trauma

se transmettrait ainsi indistinctement du côté de l'exercice de la cruauté, ou de la soumission à la cruauté, de façon mécanique, obéissant à un modèle de pathologie du lien social où, à l'image des grandes pandémies, tout le monde devrait être soigné, comme si les psy pouvaient prêcher la bonne parole à des bourreaux, d'ailleurs beaucoup

plus fascinants par leur art du show biz que les victimes. Il faut parler, il faut symboliser, certes mais pas n'importe comment ; .

Or nombre de mes patients qui relèvent pourtant de ce champ là, refusent ces stéréotypes. Le livre Histoire et Trauma (2006)[1][2], écrit avec Jean Max Gaudillière, montre à l'aide de cas cliniques, comment un des modes de transmission du trauma, y compris à travers la folie, est l'exploration d'un temps arrêté dans des zones de catastrophe de la société, tendant à l'inscription de vérités retranchées de l'Histoire. Je vais bientôt m'en faire l'écho, en racontant une telle inscription, en deux temps, car le trauma sonne souvent deux fois, et même plusieurs, d'une manière post traumatique, dans cette temporalité gelée.

La transmission du trauma sur un mode causaliste, à travers les générations, propage la vieille idée de la tare, génétique, psychologique, sociale, du style : tout est joué à trois ans, c'est parce que l'enfant a été abusé qu'il abusera à son tour, c'est parce qu'un pays a subi des atrocités qu'il en commettra à son tour. Autrement dit, une fatalité rejetée de proche en proche dans la nuit des temps. qui élude la question de la responsabilité des sujets.

Ce relativisme post moderne nous demande qu'avons nous fait pour empêcher que les bourreaux le deviennent, pour les pousser au crime, comme si une psychanalyse de la

planète était nécessaire, comme si nous y pouvions quelque chose. Où l'hyper individualisme critiqué de nos jours se dissout dans une culpabilisation généralisée qui rejoint finalement des formes de droit archaïques, encore réactivés, selon lesquels bourreaux et victimes sont également coupables, car le lien social n'est pas organisé autour de la responsabilité individuelle. Tel était en Grèce, le droit pré attique, où le fils est coupable des crimes de ses pères, et la victime souillée par la même honte que son bourreau. Mais pour sortir de là, les Grecs disposaient de rituels cathartiques.

Ce qui se transmet aujourd'hui par cette voie fatidique, c'est la confusion entretenue pour empêcher de penser. L'un des sophismes les plus répandus de nos jours pourrait se formuler : si tout le monde est coupable, alors personne n'est responsable, et si personne n'est responsable le discours abusif de l'excuse se propage, d'avoir été malheureux ou humilié dans son enfance pour pouvoir se permettre de tyranniser l'entourage à quelque échelle que ce soit.

Les sociétés animistes comme les anciens Grecs ou les Indiens des Plaines avaient des cérémonies pour enrayer la répétition du destin, c'est à dire la transmission du trauma à travers les générations. Les tragédies grecques étaient un théâtre cérémoniel où le malheur était conjuré, exorcisé en étant représenté. Les citoyens avaient l'obligation d'assister à cette performance cathartique, censée laver la souillure du trauma, à condition de ne pas évoquer l'actualité, mais en l'actualisant à l'aide des histoires d'antan.

Aujourd'hui, dans mon expérience, la psychanalyse de la folie et du trauma joue, sous une autre forme, exactement ce rôle là, de passage d'une transmission répétitive, telle que, mécanique du trauma, à une transmission symbolique consistant en un certain nombre de filtres. Pour cette autre forme de transmission, il faut abandonner le modèle mécaniciste de cause à effet. Dans ces cas là il n'y a pas de cause précédant l'effet puisque le temps des catastrophes ne passe pas. L'inconscient à l'œuvre dans ce cas n'est pas refoulé,

car rien n'a pu s'inscrire déjà, mais il est retranché complètement de la parole et de l'échange.

Je vais donc vous montrer comment le délire ou les symptômes traumatiques, sont un mode de recherche et d'exploration des zones de mort de la société. Cette transmission est celle non seulement d'une blessure mais surtout d'un savoir qui, pour avoir des effets thérapeutiques doit s'actualiser, être ramené sur scène, hic et nunc, à l'adresse d'un autre, l'analyste. Mais, c'est là le point que je vais développer : cette adresse s'effectue dans une brèche de sa neutralité, et dans une interférence avec des détails retranchés de l'histoire de l'analyste. Alors seulement un début de parole est possible, qui tend vers son inscription, et ça prend beaucoup de temps.

Je vais donc vous parler des outils du discours analytique bien nommé puisque analyser, c'est trier, filtrer et sortir des confusions, dans le cas de patients étiquetés psychotiques.

1. *Le premier outil est un cadre très délimité d'espace et de temps. L'espace est toujours le même, généralement une petite pièce, matérialisée ou non, puisqu'il m'est arrivé souvent de pratiquer la psychanalyse dans la grande salle d'un hôpital public, où nous avons travaillé pendant trente ans, en m'isolant, avec le patient, au milieu des autres. Le temps est rythmé par la périodicité, qui se limitait dans ce cas à une fois par semaine ; l'importance étant la régularité.*
2. *Le second outil est le transfert, différent dans ce cas de son usage classique, puisqu'on a affaire bien souvent à des patients qui ne demandent rien, qui ne veulent pas parler. Or si les personnes traumatisées se taisent le plus souvent, c'est qu'ils savent que leur témoignage est torqué d'avance par de pseudo analyses objectives, qui en savent soi disant plus long que celui qui l'a vécu, et qui manifestent seulement qu'elles ne veulent rien en savoir.*

En fait comme vous pouvez le constater, je ne distingue pas vraiment la problématique des personnes directe-

ment traumatisées, de celle de leurs descendants qui viennent me voir avec des symptômes de folie ou non. En revanche, je distingue nettement deux voies de transmission du traumatisme :

- *L'une, thérapeutique, où des descendants de ces traumas issus, j'y insiste, de toutes les classes de la société, éduqués ou non, témoignent, par leurs symptômes insistants, d'une détermination têtue à explorer les fraudes et les impostures où la vérité de leur histoire a été falsifiée.*
- *L'autre qui a pour enjeu l'opposé de la vérité, à savoir la transmission de dissonances cognitives, dans une culture du trauma, consistant à labourer l'aire du traumatisme, à la perpétuer pour séduire, fasciner. Transformés en badauds nous devenons des voyeurs impuissants de l'horreur et sommes réduits à la passivité où se détruit la capacité de penser. La socialisation qui se fait par ce biais est en fait une désocialisation et une soumission léthargique à l'incohérence. Au siècle passé Hanna Arendt nous a appris à repérer ces traits comme des éléments de Systèmes Totalitaires (1951-2000)[3][4] .*

Qu'est ce qui fait la différence entre une issue thérapeutique de la transmission du traumatisme et la Servitude Volontaire (1548-1993)[5] , analysée au XVI^e siècle par La Boétie . Encore vivace de nos jours, elle consiste à consentir à une transmission programmée du trauma et à se complaire dans le culte d'images apocalyptiques, sans travailler à déceler des germes de renaissance et de reviviscence à l'œuvre dans les symptômes des patients . Nous allons voir que ces deux modes de transmission sont à la fois présents dans une psychanalyse de folie et de trauma . Je vais donner l'exemple, d'une de mes premières patientes étiquetée psychotique, qui est sortie de sa folie, puis est revenue me voir trente ans après sur un autre prétexte, car j'avais à l'époque occulté une partie de la vérité par ma propre surdité, étayée alors par ce fameux relativisme, qui permet de tout comprendre, de tout accepter, y compris la banalité du mal.

Je vais donc vous raconter comment j'ai été dans le transfert , et à travers mes rêves, de nuit et de jour, tour à tour un bébé, Menguélé, le petit père des peuples, et enfin un enfant guerrier, dans une temporalité qui est revenue, dans nos séances, toujours au présent.

I. Du diagnostic de schizophrénie à une histoire traumatique.

3. *A La première séance il y a trente ans, une femme s'échappe de l'hôpital psychiatrique pour me voir, jeune analyste, car elle sait que je travaille dans un autre hôpital public . Elle est blême, blafarde, hospitalisée pour la troisième fois. En bonne lacanienne fraîche émoulue de l'Ecole Freudienne, je lui demande de me raconter les circonstances des trois hospitalisations et repère un signifiant , l'adjectif « commun » se répète en de multiples situations différentes ; vie en commun, communauté de biens, rupture de la vie en communauté, et rupture d'un appareil de communication, Je lui dis alors « c'est la communauté qui vous rend folle », et regrette immédiatement cette sortie quand je vois le rose, la vie, lui revenir aux joues.. Elle me demande ce que vont devenir ses enfants promis au destin génétique de la transmission de sa maladie mentale qui changera de diagnostic au fur et à mesure de notre travail. Je pense ne jamais la revoir quand, contre toute attente elle sort de l'hôpital la semaine qui suit et revient travailler très régulièrement, une fois par semaine avec moi .*
4. *Elle m'apprend que sa mère a été déportée comme résistante communiste et qu'elle la cherche chez les morts vivants des hôpitaux psychiatriques car on lui a dit enfant « ta mère ne reviendra pas », donc c'est qu'elle peut revenir et l'enfant attend son retour , et elle continue à la rechercher parmi les spectres de l'asile . En repérant l'équivoque , l'enfant détectait en fait que le discours qui lui était tenu sur sa mère était frauduleux. Nous découvrirons peu à peu que sa mère avait été arrêtée sous ses yeux en 1942, quand elle avait 4 ans. Elle était témoin que les miliciens*

ne l'avaient pas arrêtée comme communiste, mais comme juive, ce à quoi ses parents n'accordaient guère d'importance, comme il était courant dans cette idéologie, , au beau milieu du génocide. Elle fut élevée ensuite par son père qui était remarié à une camarade de parti appelée « elle vit » . Un autre signifiant attestant que sa mère n'avait pas reçu de sépulture, ni d'inscription concernant la vérité de son assassinat . Qu'est ce qui nous permet d'attester peu à peu de cette vérité ? Comment fut elle transmise ? Non pas par mes merveilles d'interprétations, mais par un rêve que je fis et qui me surprit, où le témoin de cette vérité était un bébé.

5. *Ce rêve de l'analyste que j'étais, je ne sus alors qu'en faire. Depuis j'utilise ce genre de rêve dans le jeu de langage analytique avec mes patients . Voici le rêve : je vois un bébé noyé dans un bassin , bizarrement situé à l'intérieur d'une maison. Il s'agit, ô horreur de mon fils aîné, qui a actuellement plus de trente ans. Je le prends, lui fais du bouche à bouche et il redevient rose, en revenant à la vie. Je connecte bien sûr au réveil ce rêve, survenu plusieurs mois après la première séance au rosissement de ses joues apparu à notre contact. Qu'est ce qui s'est transmis par la voie du rêve ? Je l'ignorai longtemps Jusqu'à ce que l'analyse avec cette patiente me force à donner de l'importance à un détail de ma propre histoire auquel je n'avais jamais porté attention et qui m'avait été transmis comme banal, affreusement normal.*
6. *L'histoire de l'analyste. Fin 1942, ma mère s'était faite arrêter, enceinte de moi d'un mois en franchissant clandestinement la ligne de démarcation qui coupait la France en deux entre la zone libre et la zone occupée. Elle se rendait depuis chez ses parents qui habitaient près du Jura, chez elle en Savoie, où mon père dirigeait des coopératives d'affinage de fromage. Il était en train de mettre en place une organisation de ravitaillement des maquis qui*

s'organisaient dans les montagnes, à partir de ce moment là. Nous avons passé ma mère et moi plusieurs mois en prison à Chalon et à Autun . Mon père parvint à la faire sortir. La seule chose qu'elle dit de ce qu'elle y subit fut que sa levée d'écrou intervint la veille du départ d'un de ces trains que la mère de cette patiente avait pris pour Drancy puis Auschwitz. Elle avait pu échapper car elle n'était pas juive, elle l'a toujours dit . Mon rêve actualisa, dans une résonance avec le rosissement de cette patiente, que le fœtus que j'étais, dans ce bassin intérieur, avait survécu au même moment où elle avait été épargnée elle, à quatre ans. Comment fut elle épargnée ? La transmission de cette scène n'a pris consistance que récemment. Car elle est revenue me revoir vingt ans après sa première analyse chez moi, après s'être sortie de la folie, on peut le dire.

7. *Entre temps intervint une rechute retentissante. J'étais très fière de mon travail d'analyste qui avait restauré la vérité historique et surtout qui lui avait permis de reprendre son travail scientifique, et sa place de mère auprès de ses enfants. Quand patatras, la voilà qui retourne à l'hôpital sans rien me dire. Je reçois alors un coup de téléphone du médecin chef de son hôpital, dont le nom m'était connu , et qui m'assassine en déclarant de toute son autorité que la psychanalyse dans son cas est contre indiquée, que j'ai joué aux apprentis sorciers car nos séances la font décompenser . Je dois donc arrêter de la voir. Malgré moi, je m'entends lui demander, toute tremblante, s'il vous plaît, de la laisser venir à la séance convenue. Contre toute attente il me dit d'accord. Mais quand elle arrive, je regrette d'avoir insisté ;*
8. *Je vois apparaître, quand elle rentre, comme dans un rêve, une vieille femme juive, spectrale, furieuse, une harpie, une furie, qui m'insulte et m'injurie : j'ai fais des expérience sur elle, comme Menguélé a fait sur sa mère . Pétrifiée, et près de reconnaître qu'en effet je suis assez*

inexpérimentée, je bafouille quelque chose du style: « enfin votre mère, honorée jusqu'ici comme une sainte communiste, peut hurler sa rage d'avoir été arrêtée comme juive et traitée comme un animal de laboratoire, par Menguélé. A vrai dire je sors de cette séance complètement hagarde, incapable de m'en rappeler pour la noter.

9. *La séance suivante elle revient jeune et jolie, elle est à nouveau sortie de l'hôpital et me donne une autre version de ce qui vient de se passer : elle a pu enfin sortir sa rage contre sa mère de l'avoir abandonnée quand elle s'est faite arrêter sous ses yeux, comme je l'apprends alors. Je ne pense pas à lui demander de m'en conter les circonstances, trop contente d'avoir pu échapper à cet enfer où je fus pendant trois quart d'heures qui me parurent une éternité, Menguelé. Le filtre de la transmission du trauma, a consisté ici à actualiser, pour de vrai, sur scène, le médecin nazi, en prenant, ne fut ce que le temps d'une séance, la responsabilité de son crime. Dans les mois qui suivirent elle ira avec d'autres déportés et enfants de déportés ; au procès d'un nazi provoqué en Allemagne par Serge Klarsfeld, et en rapportera le fameux livre Mémorial où pour la première fois elle voit le nom de sa mère inscrit à la page de son convoi. Sa mère a enfin, dira-t-elle, reçu une sépulture dans ce livre.*

10. *Elle rechutera encore une fois, en m'avertissant qu'elle retournait à l'hôpital. Je fis alors un autre rêve, dans la suite du premier où elle avait grandi : le bassin s'était transformé en piscine où elle se tenait debout, toute habillée ressemblant à Anne Franck, me demandant ce qu'elle faisait là. Elle me dit qu'à cet âge elle était dans une colonie d'enfants de déportés, dans la montagne, une république d'enfants, et que ça avait été l'enfer pour elle tandis qu'elle écrivait des lettres enthousiastes à ses parents. C'est là que par soumission à l'idéologie dominante de la fin des années 70, je négligeai de l'interroger*

précisément. Je crus qu'il s'agissait d'une colonie de vacances du parti, et je banalisai le mal, comme dit Hanna Arendt en tenant des propos lénifiants, compassionnels et idiots, dont on est gavé de nos jours, disant que pour tous ces enfants, les pauvres, ce devait être affreux, très difficile et cetera. Pas la moindre question sur où quand, comment se passaient ces séjours. Je me contentai des généralisations par lesquelles se transmet le plus souvent le trauma dans l'opinion publique : Sur le mode d'un grand show planétaire où tout le monde a droit à un spectacle d'horreur gratuit, chez soi, en poussant des cris d'indignation, et ça s'arrête là. Car de toute façon il n'y a rien à faire d'autre qu'à zapper sur une autre chaîne quand on en a marre. Il n'empêche que notre travail qui avait pu mobiliser les ressources de l'énergie même du trauma pour explorer l'aire de catastrophe où le temps s'était arrêté et le remettre en marche, avait abouti à une véritable renaissance, de succès dans son travail et aussi d'épanouissement de ses enfants. Elle m'avait appris que ce savoir du Réel, n'est mobilisable que dans l'interférence avec des zones analogues dans l'histoire de l'analyste, et je m'en servais auprès d'autres patients psychotiques que je voyais à l'hôpital, au dispensaire et chez moi. A la nouvelle année elle m'envoyait ses vœux, parfois venant me voir pour me raconter où elle en était, en particulier garante de l'histoire que venait lui demander de raconter ses neveux et nièces. Puis elle devint grand mère, prit sa retraite, et vivait heureuse avec un nouvel ami qui avait aussi souffert, enfant de la guerre, mais avait obstinément refusé de faire un travail comme elle dit.

II. La transmission du trauma dans le registre du symbolique, et épique prend énormément de temps.

Récemment la transmission du trauma connut un rebondissement spectaculaire, et singulièrement sur les deux points, déjà mentionnés, où je n'avais pas voulu ou pu m'engager, en banalisant les tortures morales qu'elle avait

subies enfants. A un point aveugle pour moi où j'avais été témoin de tortures à deux ans, et où au même âge, j'avais failli faire arrêter le maquis réuni dans la cuisine à la maison. Je viens seulement de l'apprendre en interrogeant enfin mon père, qui est toujours vivant.

1. *Après une vingtaine d'années, elle revint me voir suite à une maladie bien soignée, mais néanmoins menaçant sa vie. « Sa dépression revenait », dit elle. Depuis sa maladie elle se sentait étouffée par la sollicitude de son ami trop prévenant. Elle devenait dépendante, trop dépendante, incapable de faire les tâches quotidiennes et se réfugiait dans son lit à longueur de journée tandis que lui restait très actif et si indispensable qu'elle se sentait de plus en plus nulle et surtout de se plaindre de quelqu'un de si gentil. Banalisant une fois de plus sur le même point aveugle comme je l'avais fait déjà, concernant la sollicitude de sa belle mère, militante si humanitaire pour l'humanité, où était le problème ? De quoi avait-elle à se plaindre ? Je mis sa « dépression » sur le compte du traitement assez lourd qu'elle était obligée de prendre régulièrement, et la soutins dans ce combat contre un danger de mort. Sauf que la mort en question n'était pas celle que je croyais.*

2. *Cette fois ce ne fut pas un rêve mais un de mes dadas, qui nous tira de là. J'avais développé dans l'intervalle un grand intérêt pour les traumas de guerre, les principes de Salmon, et pour les descendants d'hommes généralement méprisés car taciturnes, et repliés sur eux mêmes que sont les vétérans des guerres, parfois violents. Et j'accorde une grande importance à leurs petits écrits retrouvés dans un grenier, un tiroir, souvent au rebut et qu'on jette souvent dans mon bureau avec un certain mépris. Je les recueille comme des témoignages de l'enfer en direct. Elle mentionna un tel écrit de son grand père paternel, en 14, près de Reims, et je lui demandai de me l'apporter car cet homme qu'elle avait connu était mort dans une grande dépression. Comme il était bour-*

geois, son père à elle n'avait que mépris pour lui. Elle m'apporta un pur chef d'œuvre à la fois littéraire et de calligraphie. Le bourgeois avait des lettres qu'il mit au service de la mémoire de ses camarades de tranchée. Comme mon grand père maternel il était brancardier et je pus lire ce qu'avait été l'expérience journalière de ce dernier au milieu des cadavres et des blessés, dans la boue et la mitraille, avec des moments d'humour, de tendresse, et de poésie intense quand la nature leur donnait sa beauté, indifférente à la barbarie. L'entrée en scène de ce carnet de guerre revitalisant, sorti littéralement de l'enfer me réveilla de la torpeur où je l'avais laissée elle, dans ce qu'elle avait appelé aussi un enfer. Se pourrait il lui demandait que cette dépendance intolérable soit aussi celle la colonie de vacances

3. C'est alors que la vérité éclata : la colonie de vacances était en fait une république d'enfants où elle avait passé deux ans entiers, dans l'horreur des sévices entre enfants, car les adultes étaient peu présents, sinon pour le catéchisme idéologique. Elle y était la plus petite, et à ma stupéfaction ne fut jamais scolarisée pendant ces deux ans, entre l'âge de 9 et de 11 ans. La merveilleuse utopie montrée à tous les visiteurs d'organismes humanitaires internationaux comme un modèle d'avant garde, mis sur pied en Union Soviétique par Makarenko était, pour elle, à vivre au jour le jour un véritable goulag. Elle avait faim, froid au milieu de l'hostilité générale, et avait appris là à se replier sur elle même. Elle n'en écrivait rien à ses parents par crainte de représailles et pour ne pas décevoir leurs illusions. A l'appui de cette révélation elle m'apporta une revue de psychologie de l'époque, écrite par des noms célèbres dans cette discipline, qui vantaient cette école expérimentale. Elle y figurait sur la couverture, en jeunesse militante rayonnante de la propagande des lendemains qui chantent.

4. Réveillée sans doute par cette méprise, j'eus un jour comme une vi-

sion en la rencontrant dans la rue. Je la saluai ainsi que son compagnon. Je vis un homme grand, peu souriant, vêtu d'un grand manteau de cuir qui me fit immédiatement penser à des silhouettes que j'avais bien dû voir enfant. Quand la guerre faisait rage jusqu'à la veille de l'armistice, dans les montagnes de l'autre côté du Lac Léman. Cette rencontre m'avait glaciée, mais je chassai cette impression comme on chasse un rêve absurde. Elle allait de mal en pis, et finit par me dire que dans son lit où elle passait sa journée, elle guettait l'ascenseur. En actualisant la silhouette entrevue, je l'interrogeai précisément sur les circonstances de l'arrestation de sa mère par la milice. Un détail prit soudain toute son importance. Comme elle était seule avec sa mère à l'arrivée des miliciens, qu'était il advenu d'elle, enfant ? Je songeais en même temps à poser la question à mon père : qu'est ce que je faisais, moi, entre zéro et deux ans, pendant tous ces événements ? Sa mère avait demandé d'appeler la baby-sitter avant qu'ils ne l'emmenent. Les hommes avaient accepté. Avait alors commencé une attente effroyable, guettant le bruit de l'ascenseur par lequel cette fille allait arriver, qui signait l'arrêt de mort de sa mère, et le moment où elle ne la reverrait plus jamais.

En conclusion. A cette seule condition de ces interférences entre des zones de mort analogue d'où peut germer la vie, le trauma peut trouver à qui parler.

En revanche, je veux insister sur le fait que la transmission du traumatisme, par voie de distorsions cognitives, est un véritable bourreaudage de l'âme et du corps. L'expression est de Robert Walser, l'écrivain Suisse qui a le mieux décrit ce processus, dans Un homme à tout faire (1972-2000)[6], où il invente le néologisme d'enfants « bourreaudés ». Les fous et les enfants ont ceci de commun qu'ils ont une grande facilité à entrer dans ce rôle du fait de leur moi tellement poreux, de leur selflessness qu'ils sont hyper exercés à capter les moindres expressions de leurs bourreaux ordinaires, pour survivre à

leur l'insensibilité. Or le processus de la transmission du trauma du côté des pervers n'a rien de symétrique. Leur but est vampirique. Ils cherchent à attirer leur proie dans une zone de mort où le temps ne passe pas, où se répète sans cesse une catastrophe initiale au profit d'une mécanique prédatrice du vivant.

Mais je m'arrête là au seuil du monde des contes qui sont un, mode privilégié de la transmission et de la thérapie du trauma.

Références

1. Davoine F. et Gaudillière J.M. Histoire et Trauma Paris, Stock, L'autre pensée. 2006
2. History beyond Trauma. New York. Other Press 2004.
3. Arendt H. Le Système Totalitaire. (1951), in: Les Origines du Totalitarisme, trad.
4. J.L. Bourget. R. Davreu et P.Lévy. Gallimard.2002.
5. La Boétie, E.de (1548). Discours de la Servitude Volontaire ou Contr'un. Paris. Payot. 1993.
6. Walser R. L'homme à tout faire (1972), trad. W.Weideli. Lausanne, L'Âge d'homme. 2000.

Auteurs :

1. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Centre d'Etudes des Mouvements Sociaux. 54 Bd. Raspail Paris 75014. Psychanalyste.

